

Commentaire présenté à l'Office des Transports du Canada (Commentaire présenté avec le formulaire)

Sujet: Consultation sur la demande d'autorisation de construction pour la voie de contournement ferroviaire de Lac-Mégantic

Nom: Huguette Breton

Date: 2025-12-27

Bonjour,
Voici mon mémoire
Bonne journée

Huguette Breton
Lac-Mégantic

Attachement N°1

Mémoire présenté à l'Office des transports du Canada Par une citoyenne de Lac-Mégantic ayant vécu la tragédie du 6 juillet 2013

Je prends la parole aujourd'hui avec un mélange de courage, d'appréhension et de devoir. Pas par colère, mais par fidélité envers ceux et celles que nous avons perdus. Pas par revendication personnelle, mais par respect pour ma communauté. Oui, je suis en faveur de la voie de contournement. Et je vous le dis comme quelqu'un qui a vécu l'indicible, au cœur même de la tragédie de 2013. Ce qu'on a vécu cette nuit-là... aucune communauté au pays ne devrait y être exposée. Pas une fois. Et certainement pas deux.

Douze ans ont passé. Douze ans où chaque passage du train au centre-ville vient réveiller quelque chose qu'on essaie, jour après jour, d'appivoiser sans jamais pouvoir le faire disparaître. Il y a un bruit, une vibration, un sifflement particulier qui nous ramène instantanément au 6 juillet. Pas dans les livres d'histoire : dans nos tripes.

Après deux déraillements au même endroit, comment peut-on encore demander à des citoyens de « faire confiance » ? Comment peut-on nous demander de continuer à vivre avec le cœur qui serre à chaque convoi qui traverse notre centre-ville ? À Lac-Mégantic, la méfiance n'est pas une faiblesse. C'est une conséquence.

Je pense à ma nièce Geneviève, disparue cette nuit-là. À mon esthéticienne Henriette. À Mathieu, mon collègue d'été. À leurs visages, à leurs voix. À leurs familles décimées en quelques minutes. Quarante-sept vies envolées. Des gens qu'on aimait, des gens qu'on connaissait, des enfants devenus orphelins, des parents qui ont enterré leur enfant, le pire sort imaginable.

Et comme si ce n'était pas assez, en juin 2025, un autre drame. Mon neveu, le jumeau de Geneviève, est passé à l'acte. Douze ans plus tard, portait-il encore le poids de l'absence de sa sœur jumelle. Douze ans à vivre avec une moitié arrachée. Les séquelles ne disparaissent pas simplement parce que les années défilent. La tragédie n'a pas pris fin en 2013 : elle continue de produire des victimes silencieuses, une à la fois.

Je pense aussi aux pompiers et pompières, venus de partout, qui ont marché dans un paysage d'enfer. Un décor de film catastrophe, mais sans caméra, sans pause, sans filet. Ils ont vu l'impensable, respiré l'indescriptible, porté le poids de vies qu'ils ne pouvaient plus sauver. Outre le fait de respirer des gaz nocifs ils avaient pour tâche de trier des restes humains. L'un d'eux n'a pu survivre à tant de pression. Plusieurs sont repartis avec des traumatismes qui les suivent encore aujourd'hui. Ma sœur fait partie de ceux-là. Ils ont été le dernier rempart entre nous et ce qui restait du chaos. Aujourd'hui encore, ils en paient le prix. Leurs cauchemars font partie de nos dettes collectives.

Et puis il y a cette douleur qu'on nomme à peine : ceux qui ont tout perdu, commerce, maison, gagne-pain, repères. Pendant quatre ans et demi, Service Canada travaillait dans une roulotte derrière le Centre sportif. J'y travaillais moi-même. Dans cette roulotte, j'ai vu défiler des visages d'êtres humains qui avaient tout donné et qui se retrouvaient sans emploi, sans ressource, sans ancrage. J'ai vu des hommes et des femmes demander des prestations maladie parce qu'ils n'arrivaient plus à sortir du lit, épuisés, brisés, écrasés sous le poids d'un choc post-traumatique dont on ne se remet jamais complètement.

Je n'oublierai jamais cette nuit. Le téléphone. Ma sœur : « Huguette, fais ta valise et sors. La ville peut brûler au complet. ». Monter, descendre, ne plus savoir ce qui compte. Une valise faite au hasard. Une valise laissée dans l'auto

pendant des jours. Et l'explosion. Le ciel qui devient rouge comme un avertissement, puis blanc comme après une bombe atomique. Les cris. La peur primitive. La peur de mourir. Je peux encore sentir cette peur dans mon corps quand j'y repense.

Ma maison, à la limite de la zone interdite, est devenue un refuge. On se retrouvait entre voisins, entre proches, chacun portant son propre morceau de l'enfer. Je revois encore un ami, un bâtisseur de 80 ans, pleurer d'impuissance : « Ma ville brûle. » Je revois mon beau-frère s'écrouler en apprenant la mort de Mélissa. Et surtout, ce moment où mon frère, figé devant la télévision, retenant son souffle, cherchait à savoir si sa fille était vivante ou non, pour finalement apprendre son décès.

Cette vision-là, aucun parent ne devrait la connaître. Jamais.

Comme présidente du Centre des femmes, j'ai vu nos intervenantes affronter leur propre choc tout en soutenant celles qui affluaient, perdues, en larmes, en colère, en panique. On s'est tenues ensemble. On a pleuré ensemble. Et petit à petit, on a reconstruit. C'est ce que font les Méganticois : ils reconstruisent même quand ils sont en ruine à l'intérieur.

Des mois plus tard, je suis allée récupérer les archives de mon syndicat. Quand le gardien a ouvert la porte, l'odeur mélangée du pétrole, du bois brûlé, des corps carbonisés, m'a frappée avec une violence que je ne souhaite à personne. C'était la même odeur que celle du 6 juillet. J'ai reculé. J'ai dit non. J'ai laissé les archives là. On n'emporte pas l'odeur d'un traumatisme. On la fuit.

Nous avons aussi assisté à la destruction de notre centre-ville, l'âme de notre cité et pour beaucoup un lieu de rencontre animé. Cet autre événement crève-cœur a affecté nombre d'entre-nous qui y avaient leur habitation ou leur commerce, qui s'y retrouvaient pour jaser ou prendre un café. Un autre pan important de nos vies disparaissait et nous avons ressenti un grand vide.

Après ma retraite, je suis partie deux ans pour me refaire une santé mentale. Puis je suis revenue. Je me suis demandé : « Qu'est-ce que je peux encore faire pour ma ville ? » La réponse m'a menée vers la politique municipale. Parce qu'on ne tourne pas le dos à sa communauté quand elle a brûlé sous nos yeux.

Aujourd'hui, nous avons un centre-ville reconstruit. Une population résiliente. Mais une population qui vit encore avec un nœud dans la gorge. Saviez-vous que 50 % des Méganticois ont encore peur qu'un autre accident survienne ?

Comment pourrait-il en être autrement ? On ne survit pas à un tel choc sans y laisser une partie de soi.

Par ailleurs, l'enquête sur les événements a démontré que face au profit, la sécurité des gens perd facilement de son importance. On peut encore le constater avec l'industrie du camionnage. Peut-on sérieusement faire confiance à une entreprise ferroviaire; quelle qu'elle soit, déconnectée des populations qu'elle peut mettre en péril, pour respecter des normes de sécurité adéquates et ne pas couper les coins ronds, lorsque la rentabilité et l'Économie sont en jeu?

Après les études sérieuses et approfondies établissant que la voie de contournement est la meilleure solution, faut-il encore prendre le risque d'une nouvelle catastrophe, au nom du "pas dans ma cour", plutôt que de se décider à agir?

Alors je vous le demande, avec la voix de ceux qui ne peuvent plus parler :

Faites sortir le train du centre-ville.

Ce n'est pas un luxe.

Ce n'est pas une lubie.

Ce n'est même plus un débat.

C'est la seule mesure capable de protéger des vies.

De garantir l'avenir.

D'offrir enfin un peu de paix à une population qui n'a jamais vraiment respiré depuis douze ans.

Que plus jamais des enfants ne cherchent leurs parents, des parents ne cherchent leurs enfants, dans la fumée.

Que plus jamais nos pompiers ne marchent dans des scènes qu'on ne devrait jamais voir au Canada.

Que plus jamais une ville ne vive ce que Lac-Mégantic a vécu.

Je vous le demande avec la force d'une ville meurtrie, mais debout :

Donnez-nous la voie de contournement.

Donnez-nous la paix que nous attendons depuis douze ans.

Donnez à Lac-Mégantic la certitude que l'impensable ne reviendra plus.

Huguette Breton,

4078 rue Laval, Lac-Mégantic QC